

LES ANDES ET LE MAL DE JOSÉ MARÍA ARGUEDAS À MARIO VARGAS LLOSA

MARIE-MADELEINE GLADIEU

Université de Reims

Le protagoniste de *Los ríos profundos*, Ernesto, perçoit le monde andin comme le lieu partagé entre le bien et le mal ; les villages de sa petite enfance, où il a reçu l'amour des *mamakunas* et l'éducation de don Victo Pusa et don Pablo Maywa, sont autant de paradis auxquels s'opposent l'hacienda de Patibamba et le collège d'Abancay :

Mi padre se fue demasiado pronto de Abancay, cuando empezaba a descubrir su infierno; cuando el odio y la desolación empezaban a aturdirme de nuevo.¹

Toute tentative de transformation introduisant dans cet univers clos nouveauté ou justice, est condamnée à la répression, et dans le dernier chapitre de ce roman, la région est ravagée par le typhus. Toutefois, si le mal se manifeste sous ses formes morales et physiques, le discours d'Ernesto laisse transparaître l'espoir d'un avenir meilleur.

Mario Vargas Llosa s'est intéressé à l'œuvre de son compatriote, soulignant chez lui le réalisme dans la représentation de l'espace andin, et

¹ José María Arguedas, *Los ríos profundos*, Madrid : ediciones Cátedra, 2003 (première édition, 1958), p. 203.

ses qualités de romancier dans la création du personnage d'Ernesto. Mais idéologiquement, Vargas Llosa ne saurait partager l'espoir d'Arguedas, un Pérou pluriculturel où les valeurs andines, liées au respect de la tradition, deviendraient des valeurs nationales. Pour lui, l'évolution du monde actuel doit se tourner vers la croissance économique, vers les valeurs liées au libéralisme et la démocratie à l'occidentale. De plus, au cours des années 80, les Andes connaissent les moments les plus tragiques peut-être de leur histoire, territoire que se disputent Sentier Lumineux et les forces de l'ordre ; les valeurs andines semblent alors réduites à néant. *Lituma en los Andes*, publié en 1993, semble répondre au roman d'Arguedas, quarante-cinq ans plus tard, alors que le quechua a été reconnu depuis une vingtaine d'années comme langue nationale, au même titre que l'espagnol. L'enfer de Naccos dépasse les limites de l'imaginable : le métissage culturel a échoué ; loin d'avoir progressé, la civilisation semble avoir régressé dans les Andes.

Des éléments épars, mais importants, permettent de relier ces deux romans. Il s'agit d'allusions à Arguedas, ou à *Los ríos profundos*. Si les jeunes internes du collège d'Abancay rappellent fréquemment des légendes ou des croyances anciennes, préhispaniques ou de l'époque coloniale (le « nakak' » par exemple), Lituma s'interroge sur certaines de ces croyances, et Adriana règle sa vie en fonction de celles-ci. Tomás Carreño, dont le nom de famille est précisément celui de l'auteur du manuel de bonnes manières cité dans le chapitre intitulé « Zumbayllu », est né à Sicuani, petite ville où Arguedas a exercé la profession de professeur de collège ; avant d'occuper son poste à Naccos, il avait été nommé à Andahuaylas, lieu de naissance d'Arguedas. Pedrito Tinoco, « opa » qui n'a jamais su parler, est reconnu comme « el opa de mi pueblo »² par un homme d'Abancay, allusion au personnage de Marcelina, « opa » qui ne s'exprime que par gestes. Le changement de sexe du handicapé mental peut brouiller les pistes, ainsi que l'inversion des lieux de naissance et de travail de l'écrivain et du personnage de garde civil. Vargas Llosa a souligné que, dans ce roman, Arguedas, à travers le personnage d'Ernesto, « exorcise » de douloureux souvenirs d'enfance et d'adolescence, et dresse un tableau réaliste de la vie dans les Andes à la fin des années vingt. Dans *Lituma en los Andes*, Vargas Llosa « exorcise » lui aussi ses expériences andines des années quatre-vingt, l'enquête dont il fut chargé par le Président Belaúnde à Uchuraccay, en

² Mario Vargas Llosa, *Lituma en los Andes*, Barcelona : Editorial Planeta, 1993, p. 69.

1983, sur l'assassinat d'un groupe de journalistes, mais aussi les souvenirs des tentatives d'attentat contre sa personne au cours de sa campagne électorale en 1989-1990. Ainsi, d'une certaine manière, le roman de Mario Vargas Llosa semble apporter une réponse à la fois à l'espoir et au désespoir d'Arguedas, réponse pessimiste, dépourvue d'illusions : aucun remède n'a soulagé durablement le monde andin, qui est passé d'un type d'asservissement traditionnel, à un autre plus « moderne » et plus destructeur.

Le mal, dans le roman d'Arguedas, est d'abord présenté comme la conséquence des structures qui oppriment la communauté humaine. Qu'il s'agisse du Vieux de Cuzco, Manuel Jesús, propriétaire de quatre haciendas, qui garde dans ses greniers les fruits, trop peu chers pour être vendus, mais trop chers pour être donnés aux nécessiteux ou à ses employés, et qui exploite le « pongo », lui interdisant aussi tout contact avec les gens de l'extérieur, ou bien du responsable du dépôt de sel qui réserve pour les animaux cet élément nécessaire à l'équilibre vital et, devant la révolte des « chicheras », fera appel à la police locale, ou encore de l'hacienda Patibamba, qui entoure totalement Abancay et empêche physiquement son développement, dont le gérant, probablement en accord avec le propriétaire, fera appel à l'armée pour réprimer la révolte des « chicheras », ou de l'ensemble des propriétaires terriens, qui ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour s'opposer à l'introduction de la culture du mûrier, tous les grands propriétaires terriens, qu'ils exploitent la terre de façon traditionnelle ou qu'ils soient exportateurs de produits agricoles (le sucre par exemple, ou le coton), tous représentent un des aspects du mal qui asservit la population rurale, indienne essentiellement, et la destruction de la culture populaire andine. Si, au XIX^{ème} siècle, les propriétaires partisans de l'agriculture d'exportation demandaient la liberté de l'Indien afin qu'il puisse travailler où bon lui semble, sans être attaché à une propriété, afin de devenir ouvrier salarié, et faisaient figure de libérateurs de la race indienne face aux grands propriétaires au comportement traditionnel, ayant conservé les normes coloniales, Arguedas montre, dans son roman, que tous, sans exception, perpétuent des structures qui détruisent la culture andine populaire et déshumanisent l'Indien. Et le clergé, censé conduire le peuple sur le chemin du bien, devient en réalité complice du mal, de la permanence des structures d'oppression et de la destruction du monde andin.

Plus d'un demi-siècle plus tard, dans *Lituma en los Andes*, il n'est plus question des structures sociales archaïques. Les Indiens sont des

ouvriers qui construisent une route pour relier Naccos à la ville voisine, et dans les villages proches, des étrangers sont venus travailler, en qualité d'ethnologue ou d'ingénieur, ou encore, de la capitale, aider au développement rural. Des touristes européens parcourent les Andes en camion, avec les indigènes. L'isolement et le presque esclavage observés à Patibamba appartiennent au passé, quoique la pauvreté soit encore le lot de beaucoup. L'accès à l'éducation n'a pas concerné les femmes, qui ne s'expriment encore qu'en quechua. Mais dans leur ensemble, et malgré les glissements de terrain qui détruisent régulièrement les voies de communication avec le reste du pays, malgré l'impossibilité de recevoir les programmes télévisés et même radiophoniques, à l'exception de deux stations de radio, les Andes s'intègrent peu à peu à la vie nationale. Il ne subsiste guère que quelques petites « îles » comme Naccos. Et si la boisson la plus populaire de la zone côtière et des villes, la bière, y manque, ce n'est plus le cas à quelques kilomètres. Dionisio a introduit le pisco, alcool de la côte, de la région d'Ica, au sud de Lima, qui semble préférée à la traditionnelle chicha. Le mal ne provient plus de l'archaïsme, mais bien plutôt de la modernisation de cette société.

Dans le roman d'Arguedas, la croyance au « Nakak' », ou « degollador » peut être observée chez la plupart des internes du collège d'Abancay. Quand « Peluca » reproche à ses camarades de critiquer ses rapports avec Marcelina, la « opa », et renverse la situation en les accusant de se masturber en secret, les adolescents regagnent leur lit en silence, comme si dans le bâtiment se trouvait un « Nakak' » dont le sommeil ne devait pas être troublé. Un peu plus tard, quand Ernesto doit se battre avec Rondinel, il s'encourage et se met en condition de vaincre définitivement son adversaire en s'assimilant au « Nakak' ». Plusieurs autres allusions à ce personnage légendaire sont faites au long de ce roman, qui représente à la fois la cruauté (il se nourrit de la substance vitale des Indiens) et une force invincible (seule la ruse montre quelque efficacité face à ce monstre), que personne n'a jamais rencontré.

Dans *Lituma en los Andes*, en revanche, la figure du « Nakak' » devient familière. Ce monstre, qui a conservé les défauts que la tradition lui attribue, enlève aussi des jeunes filles, qui lui servent de cuisinières ou qui lui tiennent compagnie dans ses orgies. A Dionisio qui, dans la Cordillère, à la lumière des astres nocturnes, abusait de l'alcool et des femmes, correspond le « Nakak' », qui, au fond de son labyrinthe de grottes, abuse de la « graisse » et de la chair humaine, et de la chair tout court. L'être légendaire devient identifiable, dans le village de Quenka :

le « pishtaco Salcedo », un homme mystérieusement disparu, dont le corps s'est transformé, a atteint une taille de géant. Il sera alors susceptible d'être vaincu, et Adriana qui vit alors avec Timoteo Fajardo, aidera ce dernier à trouver son chemin dans les grottes pour délivrer les jeunes filles et tuer le monstre. Ainsi, les puissances redoutées sont, en réalité, humaines et non surnaturelles, et sont dotées des défauts des êtres humains.

Les nouveaux « pishtacos » seraient-ils Dionisio et Adriana ? Selon le témoignage que donne, à la fin du dernier chapitre, l'ouvrier du chantier qui avoue ne pas connaître le quechua, ces personnages organisent, la nuit, des festins de chair humaine, à laquelle ils obligent les ouvriers à « communier ». Les disparitions mystérieuses sont ainsi élucidées. Dès le second chapitre, Adriana mettait pourtant sur la voie Lituma et Tomasito : les « ennemis » logés dans les montagnes, qui provoquent les catastrophes et les accidents, étaient autrefois apaisés grâce aux sacrifices de lamas et aux offrandes faites à la terre ; mais à présent, les temps sont plus durs, les offrandes traditionnelles ne suffisent plus et les esprits mauvais réclament, pour calmer leur courroux (« desenojarlos »), ce qu'ils préfèrent, « el humano ». Les gardes civils ne comprennent pas. Le sacrifice humain date, logiquement, selon les normes officielles de la société, d'un autre âge, des temps barbares révolus. Ce rite cruel est mis en parallèle avec celui de Sentier Lumineux, « libérant » le village d'Andamarca. Le sonneur de cloches, convaincu de mauvaise conduite, est sacrifié à la révolution. Dans ce cas, aucun acte d'anthropophagie n'est commis, mais tous les membres de la communauté doivent frapper tour à tour le condamné, participant à sa lente mise à mort. Au nom des dieux du passé, Dionysos ou les Apus, ou en celui du dieu de l'avenir, le peuple auquel les Sentiéristes doivent rapporter toute action, des atrocités comparables sont commises. Les Andes peuvent-elles alors être considérées comme une composante de la civilisation péruvienne ?

Quelques noms de villes andines lient les personnages d'Ernesto, si l'on considère qu'il incarne en partie son créateur, celui de la « chichera » doña Felipa, et celui de Tomasito. Si ce dernier est né à Sicuani et a commencé sa carrière à Andahuaylas, où doña Felipa cherche refuge après l'échec de la mutinerie des « chicheras », il connaît une trajectoire où sont inversés les lieux de naissance et de premier poste d'Arguedas. Une telle coïncidence, dans une fiction romanesque, ne semble pas fortuite. Doña Felipa lutte contre une situation injuste : elle a appris que le sel va être réservé aux animaux, alors que les « colonos » de Patibamba

en manquent. Au Père Directeur qui lui reproche sa révolte, elle fait remarquer que l'être humain doit passer avant l'animal. Elle s'engage donc dans un combat pour l'intérêt général, avatar romanesque de l'engagement d'Arguedas en faveur de la reconnaissance de la langue et de l'identité andines. En revanche, Tomasito, quoique généreux, mène une action d'ordre individuel : il délivre Meche des mains d'un amant brutal, et il tombe amoureux de cette belle jeune femme dans le malheur. Le motif de la belle jeune fille ou jeune femme malheureuse, vivant dans un milieu hostile, est récurrent dans les évocations d'Ernesto. Se souvenant de ses voyages, dans le second chapitre de *Los ríos profundos*, l'adolescent revoit une jeune fille douce, dans un village où les étrangers étaient mal accueillis, pour laquelle il a chanté un soir. Écrivant une lettre d'amour pour son camarade Antero, il pense à une jeune fille seule au bord d'un précipice de roches sombres, dont la beauté l'a touché. Le sentiment amoureux est très souvent lié à l'image de la belle jeune fille à délivrer d'un danger, et par conséquent, à l'imaginaire chevaleresque, l'amoureux devant accomplir des exploits pour se faire remarquer de la belle, pour mériter son attention. L'histoire de Tomasito et de Meche parodie cet amour chevaleresque et platonique. Meche, la prostituée, est sauvagement frappée par le « Chanco » ; Tomasito la prend en pitié, la délivre en tuant ce « Porc » et s'enfuit avec elle jusqu'à Lima. La vie les sépare bientôt, mais Tomasito ne rêve que de la retrouver. Le chevalier est ici un jeune garde civil sans grade, la dame de ses pensées n'est pas la jeune fille pure et leurs amours n'ont rien de platonique. La dégradation de l'idéal chevaleresque, et de la lutte pour un idéal, purement individuel et intéressé ici, correspond bien chez Mario Vargas Llosa à celle de cette « utopie archaïque », et l'ironie avec laquelle Lituma accueille les confidences de son subordonné, qui le distraient dans cet environnement hostile et remplissent pour lui la fonction de la fiction romanesque pour le lecteur, qui tente d'échapper à une réalité trop pesante qu'il supporte à grand peine, va de pair avec la désillusion qu'il éprouve face à la réalité quotidienne de son pays en proie au terrorisme. Tomasito est, d'une certaine manière, l'image inversée de Felipa et d'Ernesto : ni altruiste, ni non violent comme Felipa, ni amoureux platonique comme Ernesto, mais individualiste et pragmatique, il ne lutte contre le mal que pour des raisons d'ordre privé. Il ne se prétend pas pur, il est conscient d'avoir combattu le mal avec les armes du mal : il a assassiné un individu finalement méprisable, pour une bonne cause, et pour une autre bonne cause, il a torturé un handicapé, comportement peu chevaleresque. Mais

la situation de la région de Naccos permet-elle encore d'agir en accord avec un idéal ?

Il convient alors de s'interroger sur la signification de la présence d'Andahuaylas dans *Lituma en los Andes*. La ville natale d'Arguedas, où il est maintenant enterré, rappelle sa lutte pour la reconnaissance d'une culture métisse, unissant la nation péruvienne. Or, ce qui unit les membres de divers secteurs de la population, c'est le mouvement de Sentier Lumineux, qui instaure une organisation égalitaire de la société, qui détruit tout ce qui peut rappeler les structures de domination traditionnelles, pour établir un système de surveillance mutuelle fondé sur la délation qui fait régner la terreur dans les villages « libérés ». Sur les ruines de l'ancien Pérou sera construit celui de demain, et s'il le faut, la moitié de la population sera sacrifiée. Arguedas était proche d'Hugo Blanco, le trotskiste qui aidait les paysans andins dépossédés à « récupérer » leurs terres, dans la vallée de La Convención, dans la province de Cusco, comme le montre la correspondance entre les deux hommes ; mais il ne semble pas l'avoir été d'Abimael Guzmán. En revanche, sa dernière compagne, Sibila, a été soupçonnée de sympathies sentiéristes et emprisonnée. Le premier poste de Tomasito est ainsi mis en rapport avec la tentative de formation de la nation péruvienne, qui a évolué non dans le sens de la tolérance et de l'acceptation de l'autre, mais dans celui de la rigidité dogmatique et du refus de toute différence, c'est-à-dire la déformation et la dégradation de la pensée arguédienne, dont les Indiens et les Métis sont les premières victimes. Quant à la naissance de ce personnage à Sicuani, elle n'en fait pas un « disciple possible » d'Arguedas, mais elle suggère davantage le rapprochement entre le monde de la fiction et le monde réel. Professeur au collège de Sicuani, Arguedas faisait recueillir à ses élèves les légendes de leurs villages d'origine, pour les écrire et les sauver de l'oubli ; Tomasito raconte non les légendes traditionnelles, mais celle de sa rencontre et de ses amours avec Meche, plus proche du quotidien, sans intervention de puissances surnaturelles ; l'oralité relie alors le personnage à l'écrivain, le désir et le plaisir de conter. Comme les légendes sont une part de la vie culturelle, qui aide à surmonter les difficultés quotidiennes et se réfèrent à des puissances lointaines et protectrices, le récit des aventures de Meche et du jeune garde civil fait oublier un temps l'imminence d'une attaque sentiériste. Les légendes sont des éléments d'enracinement dans une région ; nombreuses dans le discours des internes du collège d'Abancay, elles permettent d'identifier les dangers et d'imaginer la parade adéquate,

ou d'interpréter plus justement le monde. Tomasito racontant ses amours à Lituma signale des actes et des situations qui mettent en évidence la naïveté du héros et le pragmatisme de l'héroïne, aucun n'incarnant le bien ou le mal, et leur union, celle d'un « serrano » et d'une « costeña », devient le symbole d'une possibilité de métissage réussi ; Tomasito et Meche partent vers la zone côtière, abandonnant les Andes, départ symbolique lui aussi puisque les jeunes gens se dirigent vers une région non touchée par le terrorisme. Meche est originaire de Piura, ville du nord du Pérou dont Mario Vargas Llosa a été nommé citoyen d'honneur ; une telle coïncidence met l'accent sur un autre rapprochement possible : comme Tomasito, dans le monde de la fiction, est lié à Arguedas et au personnage d'Ernesto, Meche, déjà présente dans la pièce de Vargas Llosa *La Chunga*, peut être rapprochée de son créateur : comme lui, elle a traversé les Andes jusqu'à ce hameau perdu, restant vivante comme par miracle, et par son courage, elle incarne la liberté que rien ne saurait arrêter. Les lieux auxquels sont attachés les personnages sont aussi ceux où s'est imprimé un commencement dans la trajectoire des deux romanciers : Sicuani, où Arguedas a débuté effectivement son action en faveur de la reconnaissance de la culture andine, et Piura, où Vargas Llosa a pour la première fois pris contact avec son pays et où il a composé sa première œuvre, la pièce inédite intitulée *La huida del Inca*. Au niveau du choix des personnages, l'utopie archaïque de Naccos est abandonnée au profit de Piura, plus calme et plus vivante, repérable sur n'importe quelle carte du Pérou, comme l'idéal arguédien, une union nationale basée sur la reconnaissance des valeurs andines, défiguré, transformé en force destructrice, est écarté au profit du retour vers la côte et une tradition occidentale.